VA-DE-BON-CŒUR,

Soldat de la garde nationale Lyonnoiſe, à ſes amis, à ſes freres, à ſes camarades, à ſes concitoyens.

cue
FRC
8904

L'an II de la liberté Françoiſe.

JUSQUES à quand, mes chers concitoyens, vous abuſerez-vous ſur vos propres intérêts ? Juſques à quand vous plairez-vous à nourrir dans vos eſprits une erreur qui nous eſt funeſte, & que les ennemis du bien & de l'ordre cherchent à rendre durable pour notre malheur ? On vous trompe, mes amis, je l'ai reconnu ; écoutez-moi : j'ai un bon avis à vous donner ; mais comme on vous en a donné ſi ſouvent de mauvais, ſous l'apparence de votre intérêt ; avant que je m'explique, ſouffrez que je gagne votre confiance par la confeſſion de mon patriotiſme, & de mes ſentiments ſur les circonſtances actuelles.

On répand parmi nous qu'il ne nous convient pas d'avoir des troupes réglées dans cette ville ; qu'il nous faut ſeulement une garde ſoldée qui ſera compoſée de ceux de nous qui ſeront ſans travail ; cette belle propoſition eſt un piege qu'on nous tend : ſi l'on établiſſoit ici une garde ſoldée, elle ſeroit compo-

sée au moins de six cents hommes, qui seroient habillés, payés à nos frais; des officiers en proportion; un état major, dont le rang seroit en raison de celui de la seconde ville du Royaume, & dont la généralité des citoyens payeroit les honoraires, qui, avec l'argent destiné au paiement des six cents soldats soldés, s'éleveroient à une somme considérable. Cet ordre ainsi établi, quand il surviendroit des interruptions de travail, & que nous nous présenterions pour être admis dans cette troupe, on nous répondroit qu'elle est complette; conséquemment cette réforme ne nous seroit d'aucune ressource dans les temps désastreux. On nous insinueroit ensuite, que nous devons nous reposer avec sécurité sur le zele & l'exactitude du service de cette troupe soldée; que nous ne devons songer qu'à travailler dans nos ateliers, & à vivre en repos; de là, que nos armes nous sont inutiles, qu'il faut les rendre. Après quelque temps passé ainsi dans l'apathie, on pourroit facilement attenter à nos droits, à notre liberté; & pour les défendre nous n'aurions plus nos armes; & quand nous les aurions encore, nous en aurions perdu l'usage: ce n'est pas que nous soyons encore bien savants dans leur exercice, mais avec du zele, de la persévérance & du temps, nous le deviendrons.

D'après l'examen du plan proposé, je vois qu'il est très-dispendieux pour nous, sans nous offrir aucune ressource contre le mal-

THE NEWBERRY LIBRARY CHICAGO

heur, qu'il tend à ruiner notre liberté, & à nous replonger dans cette apathie, & dans cet oubli des droits du citoyen que les tyrans aiment à trouver, & à maintenir chez les eſclaves qu'ils oppriment.

Ah ! citoyens, conſervons-les toujours, ces armes qui nous aſſurent notre liberté ; exerçons-nous ſans ceſſe à leur uſage : & ſi nous avons beſoin de troupes diſciplinées & toujours prêtes, ayons dans nos murs un régiment d'infanterie. Citoyens, on nous a bien trompés ſur le compte des troupes réglées (1) ; c'eſt par leur patriotiſme que la révolution s'eſt opérée ; ne craignons pas d'en recevoir dans nos murs ; traitons ces braves ſoldats comme nos amis, comme nos freres ; diſons-leur ſans ceſſe, que quand ils auront

(1) Rappellez-vous la conduite des Gardes-Françoiſes de Paris, celle d'un régiment Suiſſe à Dijon. A Nîmes, ce ſont les bas-officiers, & les ſoldats du brave régiment de Guyenne, qui ont arraché la cocarde blanche qu'avoient arboré les anti-catholiques, & les anti-patriotes. Oui je les nomme ainſi, car tous ceux qui proteſtent contre la conſtitution & les décrets, ſont les ennemis de la patrie & de la religion ſont de faux freres, ſont des aveugles qui s'irritent, de ce qu'on veut leur rendre la lumiere : ſouvenons-nous en outre que les grenadiers du régiment d'Aquitaine ont écrit à l'Aſſemblée Nationale, pour obtenir ſon agrément, pour former une confédération de tous les grenadiers du Royaume, pour le ſoutien de la conſtitution. Rappellons-nous l'exemple du régiment de Baſſini, à Rennes.

quitté leurs habits blancs, rouges, bleus, verts, ils reprendront le nôtre ; qu'ils ne tiennent à leurs corps que pour six ou huit ans ; que ce terme expiré, ils redeviendront citoyens comme nous ; que s'ils servoient les desseins de ceux qui veulent nous donner des fers, ils s'en forgeroient à eux-mêmes ; qu'étant pendant huit ans les instruments du despotisme ; ils en deviendroient les victimes le reste de leur vie. Le plaisir de les voir manœuvrer, inspirera à tous nos jeunes gens le goût des armes ; par leur exemple, ils nous accoutumeront à la subordination envers nos officiers ; ils nous fourniront des instituteurs qui nous rendront facile l'usage des armes ; on nous dira peut être que ces exercices nous feront perdre un temps précieux ; ah ! réfléchissons-y, & nous verrons que l'ardeur des armes, & l'amour du travail ne sont point incompatibles.

Près de nous, aux confins de notre empire, il est un peuple belliqueux, brave & laborieux ; pourquoi n'imiterions-nous pas l'exemple qu'il nous donne ? Les Suisses, nos alliés, nos bons amis, les dimanches & fêtes après le service divin, au son du tambour se réunissent sur le pré munis de leurs armes, & là s'exercent aux différentes évolutions de la tactique. Mes chers concitoyens, faisons comme eux ; nos peres, nos femmes, nos sœurs, nos maîtresses se feront un plaisir de nous suivre sur la plaine, de présider à tous

nos exercices, d'applaudir à notre zele ; tremblantes de plaiſir, leurs mains eſſuyeront la ſueur qui coulera ſur nos fronts, & nous verſeront de ſalutaires rafraîchiſſements. Au déclin du jour, nous rentrerons dans nos foyers environnés de tout ce qui nous eſt cher, le cœur ſatisfait, tranquille, ſans remords. Quelle différence de ces jours paſſés ainſi, à ceux que nous chommions au temps de notre ſervitude ! renfermés toute la journée dans des tabagies ou des tavernes, nous y prenions avec profuſion une boiſſon peu ſaine, qui faiſoit circuler dans notre ſein le germe de toutes les maladies qui nous enivroit, nous abrutiſſoit : privés de notre raiſon, la bourſe vuide, meurtris, déchirés, nous venions dans nos maiſons donner à nos enfants l'exemple du déréglement, & l'habitude de la crapule : cette conduite déſeſpéroit ſouvent le cœur d'une épouſe ſenſible, économe & laborieuſe, & privoit notre famille des premiers aliments.

En adoptant mon projet, les jours conſacrés à la ceſſation du travail, ſeront vraiment pour nous des jours de fêtes ; nos mœurs, nos ſentiments, notre fortune, notre ſanté ne ſauroient qu'y gagner, & nous ſerions toujours prêts à défendre notre liberté, & notre patrie contre quiconque oſeroit les attaquer. Tels ſont mes principes, tels ſont mes ſentiments, mes chers concitoyens, & vous jugez bien, d'après leur expoſé, que je ne ſuis

pas Ariſtocrate ; c'eſt ce que je voulois vous prouver avant de vous donner l'avis que je vous ai annoncé.

Nous allons former, ſous nos murs, une confédération contre les ennemis de la conſtitution Françoiſe, ouvrage qui immortaliſe la génération préſente ; notre ville n'eſt pas la premiere qui ait donné cet exemple aux François, d'autres nous ont dévancé ; & remarquez, mes chers concitoyens, que partout où il regne un bon eſprit de patriotiſme, les gardes nationales ont invité à la preſtation du ſerment les troupes réglées qu'elles avoient auprès d'elles ; & nous qui nous diſons bons François, bons patriotes, & qui le ſommes vraiment, nous projetons un camp confédératif, & nous n'y inviterions pas le brave régiment de Sonnemberg ? Qu'eſt-ce que la France entiere diroit de nous ? ce ſont des Ariſtocrates, ce ſont nos ennemis les plus acharnés qui s'y oppoſent & qui nous ont donnés de faux préjugés ſur le compte de ce régiment ; quels reproches avons-nous à lui faire ? Que dis-je, des reproches ! nous lui devons de la reconnoiſſance ; oui, mes amis, nous lui en devons ; il n'eſt pas un des braves ſoldats qui le compoſent, qui ne ſoit un héros à mes yeux : oui, car la plus grande qualité d'un héros eſt l'oubli de l'offenſe. Eh bien ! on les a inſultés, ils n'ont point cherché à s'en venger ; loin de nous haïr, ils ſe répandent dans nos diſtricts, nous apprennent à manœuvrer ;

s'ils avoient de mauvaises intentions, le feroient-ils ? si leurs officiers étoient des Aristocrates, permettroient-ils de nous donner les éléments d'un art qui nous rendra redoutable aux ennemis de la patrie ? Rappellez-vous cette lettre du respectable M. du Gugy, commandant de ce régiment ; blessé, échappé à la fureur de lâches assassins, il écrit à sa troupe : *qu'on ne soit point en peine de moi, je suis en sûreté, que personne du régiment ne bouge sans mon ordre ;* & cette autre lettre qu'il écrivit aux officiers municipaux.... *Il n'en est pas de même des citoyens qui firent feu sur nous, à ceux-ci nous n'avons rien à reprocher ; non, Messieurs, absolument rien, ils étoient dans l'erreur en nous prenant pour des ennemis.* Quoi ! mes concitoyens, ces paroles ne vous toucheront pas ! & vous ne saisiriez pas l'occasion de témoigner à ces braves gens vos regrets d'une erreur si funeste !

Nous sommes François, nous sommes patriotes, & nous n'imiterions pas l'exemple des Bordelois, qui furent au-devant du régiment de Champagne, se chargerent des havre-sacs des soldats, & les firent entrer en triomphe dans leur ville. A Nancy, il s'est formé une confédération pareille à la nôtre, & les milices nationales s'y sont rendues ayant à leur tête le régiment du Roi & un régiment Suisse ; toute la France a applaudi à leur union ; & nous nous négligerions l'occasion de lier à la constitution un aussi brave régi-

572

ment ? nous ne le ferions pas ? Dieu ! nous ſerions d'infames Ariſtocrates : non, mes chers concitoyens, réuniſſons-nous, prions notre état-major de ſe tranſporter aux caſernes, qu'il ſoit accompagné d'une députation de capitaines, de lieutenants, de ſous-lieutenants, ſergents, caporaux, fuſiliers ; que cette députation, invite ce brave régiment à venir jurer avec nous ſur l'autel de la Patrie, que nous vivrons & mourrons tous pour la défendre ; oui, prions-le de marcher à notre tête : ſi nous étions attaqués par les ennemis, vous les verriez, ces braves ſoldats, voler à notre défenſe, & verſer généreuſement leur ſang, comme ils l'ont fait tant de fois. Je le dis encore, qu'ils ſe réuniſſent à nous, & notre harmonie déſeſpérera l'Ariſtocratie, l'anéantira.

Mes chers concitoyens, votre ami, votre frere, votre camarade vous ſupplie de réfléchir ſérieuſement à tout ce qu'il vient de vous dire : ſoyons bons François, bons patriotes, obéiſſons religieuſement aux loix, & nous ſerons heureux en dépit des Ariſtocrates ; & pour nous venger d'eux & les punir, contraignons-les à partager notre bonheur.

VA-DE-BON-CŒUR,

Soldat de la garde nationale Lyonnoiſe.